

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNÊTE ET PATRIOTE

PRIX

DU JOURNAL,

Rue Perez Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on adresse les lettres et avertissements à M. J. H. REYNAUD, propriétaire gérant.

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

## MONTEVIDEO.

8 JANVIER 1850.

### LES PATENTES.

#### SUIVANT LA LOI DE MANUEL ORIBE.

Dans notre numéro du 4 janvier nous avons donné quelques extraits de cette loi étrange, qui à elle seule suffirait pour condamner Oribe et pour incriminer son système de haine et de barbarie. Cette loi est la véritable expression du fameux système américain, dont Rosas a voulu réserver tout l'odieuse à son lieutenant, ou plutôt son mannequin, comme l'appelle M. Deffaudis. En ordonnant à Oribe de peser, par ses décrets, sur tout le commerce étranger, Rosas a voulu amener forcément les étrangers à comparer les chances qui leur sont réservées à Buenos Ayres et à Montevideo, et les obliger ainsi à abandonner l'Etat Oriental pour la Confédération Argentine, et même à faire désirer l'annexion de cet Etat à la Confédération. Tout le secret de sa politique est là : il n'y a qu'Oribe qui ne veuille pas le voir.

Il est évident que suivant cette loi, tous les fils du pays, seront exempts de patente, parce qu'il sera facile de prouver—aux termes de l'article 16—qu'ils sont gardes nationaux, ou qu'ils sont employés, ou bien qu'ils ont des parents militaires ou employés. Il faut n'avoir pas resté huit jours dans le pays pour douter de ce résultat. En conséquence, il était parfaitement logique de faire payer par les étrangers des patentes doubles, triples, ( nous en connaissons qui auraient à payer six patentes aux termes de ce décret ) pour combler le déficit que l'exemption de tous les nationaux amènerait au trésor. Aussi, ne s'est-on pas fait faute de prévoir dans cette loi tout ce qui était nécessaire pour arriver à ce résultat.

Quant à l'exemption accordée aux étrangers, on comprendra combien elle est illusoire en lisant attentivement l'article 16, qui ne l'accorde qu'à ceux qui prennent chez eux au moins trois fils du pays par contrat ; c'est-à-dire que pour éviter la patente, ils devront prendre une charge plus forte et plus onéreuse que la patente elle-même.

Nous ne savons pas quelle est l'explication que les étrangers partisans d'Oribe pourront donner à cette loi, pour excuser leur patron ; mais nous en connaissons plusieurs parmi eux qui, ayant à payer 1 200, 2 000 et 3 000 piastres (c'est-à-dire de 5 300 à 13 000) de patentes, ne pourraient nullement suffire à une aussi lourde charge, et seraient forcés, comme tant d'autres, d'abandonner un

pays régi par des lois aussi absurdes. Nous ne connaissons guère de magasins de détail, qui ne seraient forcés de prendre au moins trois patentes, et de payer en conséquence de 300 à 500 patacons (c. 1 600 à 2 700) de patentes, par an ; ce qui les forcerait vivement à fermer boutique, car leurs concurrents fils du pays pourraient vendre à des prix qui leur laissent du bénéfice tout en ruinant les étrangers.

La position que cette loi ferait à Oribe est claire ; elle serait nette, car il est évident que le commerce et surtout les commerçants feraient ce pays, comme on fait une terre inhospitalière. Nous savons à quoi nous en tenir, au cas où une politique impossible livrait jamais la place à un pareil législateur ; il n'y aura pas autre chose à faire qu'à s'en aller, et à abandonner ce malheureux pays à son triste sort.

Dès ce moment, le commerce français aura perdu un marché de 30 millions de produits naturels ou manufacturés. Nous voudrions bien connaître l'opinion de notre ministre du commerce à cet égard !

### EL BAILE Y EL TEATRO.

Siete años de acedío y de visistudes, no han tenido el poder de extinguir en la bella sociedad de Montevideo, el buen gusto y sus propensiones honrabiles á la cultura y al progreso. Porque que la civilización se arraiga en su seno con mas firmeza, cuanto es de borrascosa la época actual ; repeliendo con actos y manifestaciones solemnes, todas esas tristísimas tendencias á la barbarie y al fanatismo político.

En el Baile, la mas delicada finura, la mas esquisita civilidad, el mas perfecto buen sentido. El empeño de todos es agradar, mostrándose dignos de la sociedad en que vivimos, sin pensar en otra que en probar que hay en el fondo de esta encantadora Montevideo, una fecunda simiente de bello, de culto, de humano y de grandioso que ningún poder puede marchitar jamás.

El huracán de la guerra la sacude : el impetuoso poder de las visistudes, la conmueve ; la feroz amenaza de la tiranía, la espanta ; pero es necesario probar que existe la cultísima sociedad de Montevideo, y ella se presenta triunfante en el Baile, en el Teatro, contestando así á sus detractores. Ningun desorden, ninguna excesos, ni el mas ligero deslíz viene á perturbar la armonía y el buen sentido que en todas partes reina aporfiada.

En el Baile, guerreros afamados danzin con las delicadissimas bellas de nuestra sociedad ; guerreros que, encanados en las trincheras de Montevideo, defienden con

indefinible valor, á esa mi-ma sociedad modelo, diciendo, en presencia de todo el mundo—aquí, no imperará jamás, el despotismo bruto de Rosas.

Diplomaticos distinguidos, marinos recomendables, literatos apreciables, honrados comerciantes participan de esa danza sencilla y grandiosa con que se cerró el año 49 salutando los primeros albores del 50.

De aquel centro de celestial armonía, derramase en la mañana del 1º, en el seno de todas las familias de Montevideo la grata memoria del Baile mensual, haciendo revivir y fortalecer los dulces vínculos que ligan providencialmente á esta sociedad tan hermosa ya por mil títulos. Nacionales y extranjeros lo recuerdan con placer ; el estímulo crece, y cada familia, cada individuo quiere ser socio y participar permanentemente de la dicha de presentarse en los amenos salones, perfumados por 160 flores femeniles que imperaban sobre todos los corazones.

Honor al distinguido Presidente y miembros de la Comisión Directora ! Ellos han comprendido perfectamente, el espíritu de la sociedad, preparando con profusión, todo cuanto podía hacer amena una reunión de aquella naturaleza. Le consagramos todas nuestras simpatías, y nos dedicamos con todas nuestras fuerzas, á secundar su noble empeño.

La estencion y elegancia de los salones destinados á bailar, correspondía y se armonizaba con el todo de las piezas reservadas á la comodidad y gozos de los concurrentes. El mayor de ellos, el primero, ostentaba un brillo y sencillez encantador, imprimiendo en los espíritus, el deseo de danzar y gozar de todos los hechizos de la bella sociedad que allí se encontraba. El segundo, el de los colores celestiales de la Patria, rebosaba en alegría, en buen gusto, presidido, puede decirse, por respetables señoras madres de familia. Allí se hallaban amontonada, la respetabilidad de la posición social, y la alegría de los primeros años, de las gracias y de la moda. Muy contento se hallaba uno de penetrar hasta aquel punto en medio de la numerosa concurrencia que lo inundaba. El tocador de las señoras, lleno de perfumes y comodidad, limitaba por aquella parte la escena de la danza.

Al extremo opuesto, el Comedor de las señoras, lleno, abundante, del mejor gusto, formaba la cabeza del salón punzó, á donde no podía penetrar ningún caballero sin el salvo conducto del Sr. Presidente : medida de orden y buen sentido.

Desde las primeras gradas de la escalera hasta el interior del edificio todo se hallaba tapizado, armonizado, previsto y abundantemente servido.

Del comedor de los hombres, ellos responderán, sobro todo ; nada faltó.

## Feuilleton du Patriote. — 9 JANVIER 1850.

### SOUVENIRS

DU

## TEMPS DE LA TERREUR

### UN PRÊTRE RÉFRACTAIRE EN BRETAGNE.

(SUITE ET FIN.)

Le lendemain, je discutais avec Morel les conditions du nouveau bail que j'avais rédigé d'avance et qu'il signa après quelques débats. J'allais repartir, lorsqu'une douzaine de gendarmes s'arrêtèrent à la porte extérieure de la ferme. Le brigadier en laissa la moitié en observation. Morel avait pâli en les apercevant ; il fit un signe à sa femme qui disparut aussitôt.

Dans ce moment le brigadier entra.

— Bonjour, compère, dit-il brusquement.

— Bonjour, monsieur Riou, répondit le paysan en ôtant son chapeau d'un air craintif.

— Je parle que tu sais ce qui m'amène ?

— Faites excuses, monsieur Riou... à moins que ce ne soit pour que que nouvelle réquisition.

— Justement, une réquisition de corbeaux ! s'écria le brigadier avec un rire brutal.

Le fermier eut l'air de ne pas comprendre.

— Allons, tu sais bien ce que je veux dire, reprit le gendarme, tu as ici des locataires suspects... et d'abord en

voici un qui n'est pas de la maison.

En parlant ainsi il s'était avancé vers moi.

— Votre nom ? me demanda-t-il.

Je me nommai.

— Que faites-vous ici ?

Je le lui dis. Il allait m'adresser de nouvelles questions, lorsqu'un gendarme qui avait servi dans la brigade de Guingamp me reconnut ; il assura que j'étais un patriote solide et un homme établi.

— Alors, ce n'est pas ce que nous cherchons reprit Riou.

Et s'adressant de nouveau au fermier.

— Voyons, vieux, dit-il, faisons les choses comme de bons enfans : je viens chercher le citoyen Bernard, calotin insermenté ; montre moi ses appartemens, que je lui remette une carte de visite de la part du procureur syndic.

— Je ne connais point de citoyen Bernard, dit le fermier, en voulant jouer l'étonnement.

— Assez, assez, vieux renard, s'écria Riou, ce n'est pas un ancien garde-français, comme moi, qui se laissera faire au même par un pékin. Tu ne veux pas nous ouvrir la cage de ton hibou ! Suffit.

Et se tournant vers ses hommes :

— Fine-Mouche, va me chercher le particulier qui se permet de nous faire faire antichambre ; amène tout ce que tu trouveras depuis les miches qui sont leurs dents jusqu'aux anciens qui n'en ont plus ; je resterai pour les interroger. Suivez-le, vous autres, et fouillez-moi toute la baraque comme la poche d'un noyé.

Ils sortirent et nous restâmes seuls avec le brigadier. Il se tourna vers Morel,

— Rien ne nous échappe, vois-tu, continua le brigadier ; ton insinuation, par exemple, tu le croyais bien caché ? mais on l'a rencontré l'avant-dernière nuit, qui venait sans doute de confesser quelque jeune fille ; il a été suivi, et on l'a vu entrer dans ton courtil.

Morel parut déconcerté.

— Heureusement, dit-il enfin, que M. Bernard est enuré maintenant.

— Comment cela ? s'écria le brigadier.

— Il est parti il y a trois heures.

— C'est impossible.

— Avant le jour.

— Et où allait-il ?

— Oâ Dieu l'aura conduit. Maintenant les pauvres prêtres ne peuvent pas dire le matin où ils coucheront le soir.

— Tu veux me tromper, Morel ; il est ici, j'en suis sûr.

— Vous verrez vous-même, monsieur Riou.

Le brigadier parut ébranlé par le sang-froid du paysan ; je ne savais moi-même ce que je devais croire, mais mon incertitude ne dura pas long temps.

Les gendarmes reparurent avec le fermier, des filles de basse-cour et plusieurs gars de charrie, je reconnus au premier coup d'œil, le prêtre parmi ces derniers. Il portait l'habit de gros drap, la culotte de toile et les sabots garnis de paille, mais il semblait gêné dans ce costume.

Le brigadier ne s'y trompa point. Après avoir succès-



Si de ese centro, de completa sociabilidad, pasamos al Teatro, no es menor nuestra agradable admiración. Como en los mas serenos dias de la paz, una reunion numerosa y elegante brilla en el; el mas admirable orden, la mas exquisita moderacion distingue en todos los momentos, a esta sociedad de Montevideo, celebre como la que mas, en los tiempos modernos.

Las delicadas suertes del Sr. Robert nos encanta: el admirable baile del Sr. Winther nos sorprende y sus risueñas pantomimas nos divierten grandemente. Estas dos acreditadas compañías, han proporcionado bellisimas noches, empeñándose a su vez cada una de ellas, en agradar y complacer.

De desear seria que estas dos compañías se armonizaran de modo que, ambas pudiesen trabajar alternativamente. Asi el público ganaria por la natural emulacion que resultaria de esa simultaneidad, haciendose mas amenas. Quanto mas variables las funciones.

Esperamos que quienes pueden influir en esto, comprenderan como nosotros, la conveniencia de esa armonizacion, que tanto puede contribuir al placer de la sociedad en ese ramo importante.

Estamos ciertos de que, la noticia en el exterior de esta situacion en la sociedad de Montevideo, le hará honor, llenará de admiracion, y hará afirmar y vivificar las simpatias que por ella manifiestan todos los amigos de la civilizacion y de la libertad en ambos mundos.

J. L. B.

#### ARRIVEE DU PACKET ANGLAIS.

Le packet anglais de novembre, sur lequel on fondait peu d'espérances, car toutes les nouvelles qu'il apportait nous étaient déjà connues, est entré hier dans notre port.

Quoiqu'il ne nous apporte rien de nouveau, puisque nous avions déjà des dates jusqu'au 12 novembre, il nous a apporté des correspondances intéressantes qui nous donnent l'assurance que la cause de Montevideo triomphera; la providence ne l'a pas abandonnée, et elle ne l'abandonnera pas. Le ministre Odillon Barrot, avec sa politique du *laissez faire en tout et partout*, est tombé devant l'énergie du président, et quoiqu'on dise des espérances sans cesse renaissantes des défenseurs de notre cause, il est certain qu'un bras providentiel combat avec eux, car tout ce qui s'élève contre eux est bientôt anéanti. Il faudra bien que la justice triomphe de l'indécision et de la faiblesse, et ce qui nous donne surtout du courage, c'est la conduite même des hommes qui nous sont opposés: ainsi le ministre Odillon Barrot n'était pas décidé à faire une expédition dans la Plata, malgré l'avis du président, et pourtant il n'osait pas avouer hautement sa résolution; il n'a pas osé aborder la question à l'Assemblée Nationale, il avait peur de l'opinion publique, et il savait qu'il n'y aurait pas dix voix sur 750, qui adoptaient un traité honteux. Dans cette position que pourrait-il résoudre?—rien; quelle conduite devait-il tenir?—Laisser faire. C'est ce qu'il fit... et M. le ministre des finances actuel pourra dire à l'Assemblée combien cette politi-

que coûte de millions à la France. Cette conduite nous explique parfaitement les petites tracasseries auxquelles on s'est trouvé ici en butte, et qui avaient bien leur raison, ainsi que nous l'avons toujours pensé.

L'infatigable M. Lelong, que le *Défenseur* qualifiait il y a quelque temps encore d'aventurier (aventurier, un ancien magistrat, qui a présidé honorablement le tribunal de commerce de Mortagne!) l'infatigable M. Lelong n'a abandonné pas un instant les intérêts qui lui ont été confiés, et dans le mois d'octobre il a publié une nouvelle brochure intitulée: *Intervention de la France dans le Rio de la Plata. Motifs et Moyens*. Nous en donnerons des extraits dans nos prochains numéros.

Pour le moment nous nous bornerons à rapporter ici quelques passages de plusieurs lettres, provenant des meilleures sources, et dont nous devons la communication, à l'obligeance de quelques uns de nos abonnés. Ils donneront une idée exacte de la position, ainsi que la mesure des espérances qu'on peut concevoir:

« Depuis longtemps la direction du gouvernement français était incertaine... On sentait que le gouvernement manquait de force parce qu'il n'avait pas cette homogénéité de principes qui la donne et l'assure... L'initiative du président était presque toujours annihilée. Tout le monde sentait la nécessité de sortir de cette situation. Le président a pris résolument une détermination, et il a formé son ministère d'hommes qui lui sont complètement dévoués, et qui apprécient sa politique. Ces hommes n'ont encore été jamais chargés de la direction des affaires, ce ne sont pas des célébrités parlementaires. Il faut donc attendre pour les juger. Les hommes politiques réputés habiles ont fait si peu de choses depuis un an qu'il est difficile que nous perdions au change....

« Je ne crois pas que la question de Montevideo se trouve compromise par ce brusque changement, au contraire, car....

« Monsieur A. Fould est un des représentants qui connaissent le mieux la question de la Plata et qui en apprécient le plus l'importance.

« M. Romain Desfossés, ministre de la marine, nous est très favorable; il n'avait accepté la mission de la Plata que sous la condition qu'on lui fournirait des troupes de débarquement....

«..... Nous avons tout lieu d'espérer que l'amiral Laine sera maintenant chargé du commandement de l'expédition. On vient de lui écrire dans la Gironde où il avait été appelé par la mort de son père, et on le presse vivement de hâter son retour à Paris.

« M. Ferdinand Barrot, ministre de l'intérieur, avait déjà étudié la question, pendant qu'il était chef du cabinet du président; il est dans les meilleures dispositions.

«..... Sans doute vous devez être fatigués des retards qui prolongent vos maux et vos tourmens, mais vous savez mieux que moi que ce n'est que par le courage et la persévérance que vous triompherez—puisque vous ne pouvez pas vous dissimuler que du côté de Rosas et d'Ortigueira il n'y a rien à attendre, rien à espérer, et malgré les belles paroles qu'on a écrites ici en leur faveur, on le sait et on en est convaincu aussi; c'est ce qui fait votre

force, c'est ce qui fera votre succès.....»

Nous savons en outre que la meilleure harmonie règne entre M. le général Pacheco et M. J. Lelong. C'est de bon augure.

#### EUROPE.

##### FRANCE.

Voici les paroles que l'on prête au président de la République, à la suite de la fameuse séance du conseil dans laquelle il a déclaré positivement son intention de maintenir la politique de sa lettre du 18 août:

« On croit (aurait dit le président) que je ne soursouffris pas la comédie qui se joue autour de moi. On se trompe. J'y vois clair. Les légitimistes et les orléanistes affectent de n'être pas d'accord. C'est une ruse, dont je ne suis pas dupe. Ils s'entendent, et, au premier moment, ils espèrent se donner la main par dessus ma tête. Je ne le souffrirai pas! Ils oublient que je suis l'élu de six millions de suffrages. Je le leur rappellerai! Ils m'ont pris comme un en cas pour les besoins de leur cause; mais le peuple m'a pris pour moi-même, et je le leur ferai voir. »

C'est alors que fut décidée la visite en calèche découverte au faubourg St Antoine. On s'attendait à de l'enthousiasme, à des cris plus ou moins constitutionnels; on ne trouva que de la bienveillance.

Le soir, le président répéta plusieurs fois: « je ne suis pas fâché de la tournure que prennent les choses; tout ce qui est excellent; les masques tombent, on verra donc enfin le visage de chacun, tant mieux! Après tout, qu'est-ce que je risque? D'être obligé de m'appuyer plutôt sur la gauche que sur la droite; je ne peux qu'y gagner. La gauche n'a pas de prétendant à m'opposer, et si elle me soutient, ce sera sérieusement et sans arrière-pensée. »

(Journal du Havre.)

#### AFFAIRES DE LA PLATA.

Une nouvelle que nous n'avons donnée, dernièrement, qu'avec une certaine réserve, paraît se confirmer: On annonce positivement que la République du Paragay a fait offrir à la France la coopération de son armée, forte de 15 à 20 000 hommes, pour hâter la solution de la question de la Plata. Il ne faudrait donc plus que peu de forces françaises pour avoir raison du dictateur de Buenos-Ayres; mais, ce qui serait essentiel, ce serait de confier le commandement de l'expédition à un amiral de tête et de cœur. L'amiral Laine remplirait parfaitement ces deux conditions. Son caractère honorable inspirerait une confiance sans bornes à nos allies, son énergie bien connue imposerait à Rosas, qui ne recommencerait pas, avec lui, la comédie qu'il a jouée naguères avec M. de Mackau, et dans laquelle cet officier a accepté si docilement le rôle de dupe. M. l'amiral Laine est l'homme de la situation.

(Journal du Havre.)

Le *Courrier Français* fait suivre ces lignes du paragraphe suivant:

« Nous ajouterons que nous avons la certitude que,

sivement examiné tous les valets, il s'arrêta devant le prétre, Morel laissa échapper un mouvement et nos regards se rencontrèrent. Je lui fis signe de se rassurer: je venais de prendre subitement une résolution.

Après l'avoir examiné, Riou se tourna vers le fermier.

—Depuis quand tes gergons mettent-ils des gants pour labourer la terre? demanda-t-il ironiquement.

—Des gants! répéta Morel surpris.

Le gendarme prit le bras de Bernard, et montrant ses mains blanches:

—Connais-tu beaucoup de valets de charrette qui aient cette peau-là?

Je ne laissai point au fermier le temps de répondre.

—Aussi n'est-ce point un valet de charrette, interrompis-je.

—Qu'est-ce que c'est donc alors?

—Mon gargon de magasin.

Il me regarda d'un air de doute.

—Votre gargon de magasin qui se trouve ici?

—Parce qu'il m'a suivi.

—Dans ce costume?

—C'est celui de son village, et je n'ai pas de raison pour le lui faire quitter.

Il réfléchit un instant.

—Pourriez-vous donner une preuve, citoyen, répondit-il, que ce gargon est à vos gages?

Je me rappelai le passeport que j'avais pris pour Michel et pour moi, et je le tirai de ma poche sans hésiter.

Le brigadier le lut avec attention. Le signalement de Michel répondait assez mal, comme on doit le penser, à

l'extérieur de Bernard, le gendarme m'en fit l'observation.

—Vous devez savoir depuis longtemps, répondis-je en souriant, que les commis aux passeports ne se piquent point d'exactitude.

Il parut hésiter, mais enfin la prudence l'emporta.

—Tout ça n'est pas clair, dit-il, le syndic verra à débrouiller la chose. Vous nous suivrez à Lamballe.

—Je ne vais point de ce côté, répondis-je tranquillement.

—Vous vous détournerez de votre route.

—Je n'en ai ni le temps, ni la volonté.

—C'est ce que nous verrons.

—Sur-le-champ: attellez mon cheval, Morel, je vais partir.

Morel sortit, et je m'assis en l'attendant.

Mon sang-froid avait déconcerté le brigadier, qui voulut recourir aux raisonnements. Je le laissai dire; il finit en me déclarant que si je refusais de le suivre volontairement, il emploierait la force.

—Avez-vous un mandat d'arrêt contre moi? demandai-je.

—Non.

—Suis-je inconnu et sans papiers?

—Je ne dis point cela.

—Alors réfléchissez à ce que vous allez faire, et rappelez-vous que je vous rends responsable personnellement de tout retard apporté à mon voyage.

J'avais pris un ton de roi, le brigadier était visiblement embarrassé. Il prit à part Fine Mauche et parut le con-

sulter. Au même instant Morel entra en m'annonçant que la voiture m'attendait.

Je m'avagai vers la porte avec Bernard, les gendarmes nous laisserent sortir. J'allais monter dans le char à bancs, lorsque le brigadier m'arrêta.

—Ainsi, vous refusez de venir à Lamballe? me demanda-t-il.

—Je refuse.

—Et vous allez à Saint-Brieuc?

—C'est mon intention.

—Alors nous vous suivrons.

—Vous êtes libres.

—Et vous vous ferez reconnaître là-bas aux autorités.

—Soit.

Les gendarmes montèrent à cheval, et nous partîmes.

Ma position commençait à devenir embarrassante. Bernard ne pouvait manquer d'être reconnu à notre arrivée, et j'allais être compromis sans avoir réussi à lui être utile. Persuadé, toutefois, qu'il ne restait d'autre chance de salut que l'audace, je faisais bonne contenance, continuant à marcher sans presser le pas, et suivi, à peu de distance, par Riou et sa troupe.

Nous arrivâmes ainsi au village. Comme nous détournions le chemin, je crus reconnaître, de loin, à la porte du maréchal-ferrant, le fermier Morel, qui, en m'apercevant, se retira vivement.

Il nous avait précédés sans doute en suivant le chemin des broyères. Mais pourquoi était-il venu?... et que faisait-il là?...

Nous arrivâmes à la porte du maréchal, lorsque celui-ci



dans les conditions actuelles et avec le brave amiral Laine, la solution de cette question n'offre plus de difficultés.

M. E. Moreno, envoyé extraordinaire du Paraguay, a été reçu par M. de Tocqueville, ministre des affaires étrangères, avec lequel est resté très longtemps en conférence. L'entrevue a sans doute porté sur les offres du Paraguay, qui propose de se joindre à la France pour mettre à la raison le dictateur de Buenos Ayres. (J. du Havre.)

## NOUVELLES DIVERSES.

Le gouvernement français a fait prévenir M. Manin à son arrivée à Marseille, ainsi que les autres réfugiés vénitiens, qu'ils pourraient résider en France avec toute sécurité.

On dit dans le *Sémaphore* de Marseille du 11 octobre :

« En annonçant, il y a peu de jours, l'arrivée à Marseille de M. Daniel Manin, l'ex-président de la République de Venise, nous étions loin de prévoir qu'un malheur terrible viendrait frapper l'honorable réfugié, M. Manin, qui s'était retiré parmi nous avec sa famille, a fait une perte cruelle, dans la personne de sa femme. Mme Manin a succombé, dans la nuit à une attaque de choléra. Cette mort a causé hier dans notre ville, une douloureuse émotion. »

On lit dans le *Sémaphore*, de Marseille du 12 :

« Hier matin ont eu lieu les obsèques de Mme Manin. Deux de nos concitoyens qui s'étaient joints au convoi témoignaient ainsi, par leur présence, de leur sympathie pour l'honorable président de la République de Venise et pour sa famille. »

On annonce que M. de Circourt va remplacer à Florence M. Walewski, en qualité de ministre de France. (Journal du Havre.)

M. David, ancien consul général de France à la Havane, où il est remplacé par M. Simonnet, consul à New York, vient d'arriver à Paris; on annonce qu'il va être nommé consul général près de la République de la Nouvelle Grenade. (Idem.)

M. Jules Faucher frère de l'ancien ministre de l'intérieur, nommé consul de France à Port Louis (île Maurice), vient de recevoir son exequatur du gouvernement de la Grande Bretagne. Depuis longtemps, malgré le besoin des intérêts de nos nationaux, la France n'avait pas de représentant dans ce pays. (Idem.)

Le *Toulonnais*, donne les nouvelles suivantes, dont nous lui laissons la responsabilité :

sortit de sa forge, en chantant, comme un homme ivre, et me fit un signe. J'arrêtai mon cheval.

— Je vous attendais, me dit-il d'une voix avinée; j'ai quelque chose à vous remettre.

— A moi ?...

Il me regarda de l'air d'un ivrogne qui veut se faire malicieusement.

— Cherchez, cherchez, reprit-il en balbutiant, n'avez-vous rien perdu hier, quand vous êtes passé ici ?

— Rien.

— Bah ! venez voir, venez voir là, dans la forge.

J'hésitai à descendre....

— Dites que vous avez perdu un fouet, murmura-t-il rapidement.

Je tressaillai. Il me regarda en riant.

— Et bon ! reprit-il.

— Je me rappelle maintenant.... un fouet.

Il frappa dans ses mains.

— A la bonne heure donc.... venez voir si c'est bien lui,....

Je descendis, et le brigadier en fit autant, mais resta à la porte.

J'entrai avec le maréchal, qui alla me chercher un fouet, que je me hâtai de reconnaître.

— Je m'en doutais, dit-il, en parlant de manière à ce que le brigadier l'entendit. Je croyais bien l'avoir vu hier entre les mains de votre gargon, car c'est votre gargon que j'ai reconnu tout-à-l'heure.... lui et le cheval.... et pourtant j'étais pas sûr, parce que ce matin il est venu ici, avant le jour, un cavalier qui m'a fait forger sa mon-

« Le bâtiment à vapeur le *Tartare*, arrivé le 3 de Civita Vecchia, d'où il était parti le 1er avec la correspondance, a amené une vingtaine de Romains, la plupart membres de l'ex-Assemblée.

« Toutes les personnes non compromises dans l'amnistie avaient reçu l'ordre de quitter Rome et les Etats Romains.

« Au départ du *Tartare*, on disait que Naples était, depuis quelques jours, le théâtre d'événements graves et dont les suites pouvaient être de nature à changer complètement la face des choses en Italie; mais on ne précisait rien. (Idem.)

On lit dans le *Morning Herald*, du 17 octobre :

« Nous avons des nouvelles de Constantinople du 30 du mois dernier. A cette époque, il n'était arrivé aucune réponse de Saint-Petersbourg ni de Vienne. Toutefois, les Turcs se préparent avec beaucoup d'activité pour la pire situation. On répare les fortifications de Constantinople et l'on élève de nouveaux travaux de défense autour de la ville. Les troupes et les artificiers sont occupés à ces travaux jour et nuit. Dans tout le pays il n'y a qu'un sentiment.

« La flotte anglaise, sous les ordres du vice-amiral sir W. Parker a quitté Corfou, le 4, se rendant à Athènes.

« La flotte anglaise est en excellent état, bien équipée et bien commandée. Elle est composée de trois vaisseaux à trois ponts : *Caledonia*, *Howe* et *Queen*; trois vaisseaux à deux ponts : *Prince Regent*, *Vengeance* et *Powerful*, la frégate *Thétis*, les bateaux à vapeur *Odin*, *Dragon* et *Rosamond*, et quelques bâtiments plus petits. On dit que l'amiral a un double but en faisant cette croisière dans l'archipel : réprimer la piraterie qui s'est beaucoup accrue depuis quelque temps, et attendre à une moindre distance des Dardanelles la marche des événements. » (Idem.)

## Idioma Francés.

Desde hoy ofrezco dar lecciones de este idioma según los principios de Chantreau y de Harmonière.

Ocurrase á la casa N° 160 calle de Zavala. ARSÈNE ISABELLE.

## Teneduria de libros

El que suscribe abre, el 15 del corriente, un curso teórico y práctico de teneduría de libros EN ESPAÑOL, si en aquella fecha se ha podido reunir un número regular de alumnos. En todo caso ofrece dar, desde ahora, lecciones particulares, sea en su casa ó en las de los alumnos.

Los S<sup>res</sup> que gusten aprovechar de estas ofertas podrán apersonarse á la casa n° 160

ture, et lui aussi pouvait bien avoir oublié.... d'autant qu'il était pressé.

Et, s'approchant de mon oreille avec une apparence de mystère.

— Pressé comme un blaireau qui a senti les chiens.... vous comprenez ?

— Ça venait de Locmora.... un fameux prédicateur, à ce qu'ils disent dans le pays.... M. Bernard, quoi.

— Et il allait à Diman ?....

— Possible, quoiqu'il ait pris la route de Matignon.... Mais.... chut.... je vous dis ça en confidence, bourgeois.... parce que je voudrais pas qu'il lui arrive malheur, voyez vous....

— A la bonne heure, dis-je en gagnant la porte; mais prenez garde qu'on ne vous entende.

En effet, le brigadier venait de rejoindre ses hommes et remontait à cheval. Je gagnai mon char à banc; et j'allais partir, lorsqu'il me souhaita un heureux voyage.

— Vous ne venez donc plus à Saint-Brieuc ? demandai-je avec une feinte surprise.

— Non, me répondit-il, en tournant bride.

Et prit avec ses gens, le chemin de Matignon.

A peine l'eus-je perdu de vue que je mis mon cheval au galop, de crainte qu'il ne se ravist. Nous fîmes une lieue ainsi en silence, et nous détournant de minute en minute pour nous assurer que nous n'étions point poursuivis.

— Décidément, ils nous ont abandonnés, dis-je à mon compagnon, et j'espère que vous leur échapperez.

— Grâce à votre générosité, monsieur;

calle de Zavala, desde las 10 de la mañana hasta las doce y despues de la oracion.

ARSÈNE ISABELLE.

## Teatro Nacional.

GRAN FUNCION EXTRAORDINARIA.

COMPANIA RAVEL.

DIRIGIDA POR CARLOS WINTHER  
A BENEFICIO DE LUIS FERIN.

Hoy Domingo 13 del corriente.

El beneficiado tiene el honor por primera vez de presentar una funcion al respetable público de esta capital, pero al hacerlo no ha omitido sacrificio alguno para ofrecerle una funcion que corresponda á la distinguida proteccion que ha recibido de él en sus trabajos artisticos. Despues de una sinfonia preparatoria seguirá la funcion en el órden siguiente.

PRIMERA PARTE.

GRAN DANZA DE CUERDA.

Por joven Americano y el Sr. Winther (único en su género), concluyendo por la Petit-Amour; los cuales ejecutaran grandes y extraordinarios equilibrios y saltos.

SEGUNDA PARTE.

BAILE SOBRE DOS CUERDAS.

Por el Sr. Winther y la Sra. Winther.

TERCERA PARTE.

PASO ESTIRIANO.

Bailado por Flora y Julia Lehmann. Intermedio por la orquesta de 15 minutos.

CUARTA PARTE.

Gran pantomima por primera vez en este teatro, una de las de mas mérito conocidas en su clase por la parte cómica de que abunda, y cuyo título es:

EL HOMBRE AVARO.

En la cual el Sr. C. Winther ejecutará el rol de Pierrot.—Sr. Carbouniche, el avaro, L. Ferin.—Feliz amante de Amalia, Deloney.—El hombre protector, A. Lehmann.—Amalia, hija del Sr. Carbouniche, A. Winther.—El diablo, el joven americano. Paisanos, campesinos, &c.

QUINTA PARTE.

LA VARSOVIANA.

Paso de caracter bailado por las señoritas Julia y Flora Lehmann.—Intermedio por la orquesta de 15 minutos.

SESTA Y ÚLTIMA PARTE.

Se representará una pieza dramática en francés muy divertida, titulada :

PASSE MINUIT.

Personajes.—Chabouard, Sr. A. Lehmann.—Un Monsieur, Delanney.

Tal es la funcion que tengo el honor de presentaros, respetable público, y si ella merece vuestro agrado quedarán satisfechos los deseos de vuestro humilde servidor  
LUIS FERIN.  
A las 8 ½.

— Je vous savais en danger de la vie, j'ai dû tout faire pour vous sauver.

— Vous avez agi en chrétien, monsieur, dit-il, d'une voix un peu altérée, Dieu vous en tiendra compte.

Nous arrivâmes le même jour à Saint-Brieuc, d'où je me rendis au Légé. J'arrêtai le passage de Bernard à bord d'une barque dont je connaissais le patron, et il parti la nuit suivante pour Guernesey.

EMILE SOUVESTRE.

Depuis moins de 400 ans, voici comment l'agrandissement incroyable de la Russie s'est opéré :

Sous Ivan 1er, en 1492, l'étendue de la Russie était de 18,494 milles, et à sa mort, en 1505, de 37,137 milles.

A la mort d'Ivan 2me, en 1584, de 125,465 milles carrés.

A la mort de Michel 1er, en 1645, elle était de 254,361 milles carrés.

A l'avènement de Pierre 1er, en 1689, de 263,900 milles carrés, et 16 millions d'habitans.

A l'avènement de Catherine 2me, en 1763, de 319,538 milles carrés et 25 millions de population.

A la mort de Catherine 2me, en 1796, 331,630 milles carrés et 30 millions d'habitans.

En 1826, à la mort d'Alexandre, 367,494 milles carrés et 55 millions d'habitans.

Aujourd'hui, 400,000 milles carrés et 62 million d'habitans.



## AVISO.

La compañía Ravel avisa que el Domingo 18 del corriente tendrá lugar una función á beneficio de L. Ferin y que los boletos vendidos para la función anunciada y que no tuvo lugar por indisposición de Mma. Winther servirán para uso día.

## ROBO.

La noche del día 21, á las 11, han sido robadas varias piezas de ropa de uso, 6 cucharas y 1 cucharón de plata con las iniciales E. C.; el que diese noticia de su paradero, en la calle de los Treinta y Tres, n.º 123, será generosamente gratificado.

Montevideo, Diciembre 21 1849.

## AVIS.

## On demande.

Une maison spacieuse, ayant citerne et lieux, située dans une des rues voisines du Môle principal.

S'adresser au bureau du "Patriote".

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prévenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

## Avis.

Un jeune homme, sortant d'une des principales écoles de France, s'offre pour travailler de sa partie, sachant, l'ajustage, tourner le fer, le cuivre, le bronze, et la fonte, sachant bien le dessin. Les personnes qui voudront l'employer devront s'adresser au bureau du "Patriote Français".

Montevideo le 15 décembre 1849.

## AVISO.

Prevengo al publico, que habiendo sido declarado por sentencia pronunciada por el Superior Tribunal de Justicia, en el litis que sostengo con su esposa Da. Carolina Lame, gefe de la sociedad conyugal y por lo tanto de los negocios que en ausencia y á mi nombre administraba en esta capital, nadie trate ni contrae con ella, sin espreso primero mio, sino quiere esponerse á celebrar contratos malos y á cargar con las consecuencias.

J. Lame.

## Hôtel de la Marine

RUE VINGT CINQ MAI, N.º 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de mériter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge ausi des commandes en ville, et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartements commodes et très agréablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

## Avis au Public.

Nouveau procede pour guerir les cors aux pieds. S'adresser calle del Uruguay, n. 60, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'après midi. On ne paye qu'après parfaite guerison.

## REFUTACION

A LAS

## CALUMNIOSAS IMPUTACIONES

DE LA

"PRESSE" Y DU "COURRIER DU HAVRE"

Hechas á la benemérita poblacion francesa

## EN EL PLATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este título, se ha publicado un folleto en 4º de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en la Libreria Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

## AVIS DIVERS.

## Gants et Cravattes.

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai n. 251, maison du consul italien.

Nous invitons les personnes qui desireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PÊCHES CAPITAUUX, á adresser sans retard leurs demandes á l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

## AVIS.

M. Auguste Chadafan, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon goût qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,  
idem de vinaigre,  
idem de vinaigre framboisé,  
idem de groseille,  
idem de framboises,  
idem d'orgeat,  
idem orangéade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et \$ 4 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gelées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie á un prix très modéré.

## DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu á Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer á ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defun Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.—Il se transportera aussi á domicile

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missiones, n.º 118.

LA

## CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE.

Promulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

## montrichar.

RUE DU JUNCAL, N.º 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met á neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

## AVIS.

M. Derozeaux chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Société Nationale d'Emulation du département de la Vienne, a l'honneur de prévenir le public, qu'il se charge de nettoyer la bouche, et de toutes les operations concernant la dentition; il cauterise les dents d'après le procede nouveau de MM. Desirabode et Fattet.

Il se charge également de toutes les operations relatives á l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier á ses soins.

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odonalgique et le Baume de Comping, contre les hemorrhoides, crachement de sang, chlorose, affections cancéreuses, crevasses asein et fleurs blanches, etc, etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin á 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n.º 212.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente á l'imprimerie du Patriote.

Les Pêches Capitaux.—L'Orgueil.

Les Pêches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

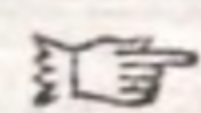
Les Mystères de Sainte Heléne.

Le Sansonnet.

## AVIS.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité supérieure á simple et double detente.

De la place de la Matriz esquina du Cabillo on voit l'enseigne



## AVIS.

Nous recommandons á l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident déplorable et qui, au lieu de se livrer á la mendicité, á mieux aime, quelque pénible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donnerons la préférence pour leur consommation domestique:

## Notificacion.

Que hago por la prensa, como me está mandado a don Manuel Fernandez Limo como albacea de don Juan Ucet en pleito con don Benito Dominguez.—Montevideo, Diciembre 18 de 1849.—De las tasaciones de la casa, vista al ejecutante—RAMOS.—Montevideo, Diciembre 20 de 1849.—Castillo,

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n.º 162.